

Entretien avec Busi Cortés et Alejandro Pelayo

Mario Cloutier

Volume 13, Number 4, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cloutier, M. (1994). Entretien avec Busi Cortés et Alejandro Pelayo. *Ciné-Bulles*, 13(4), 4-7.



Alejandro Pelayo (Photo: Véro Boncompagni)

«Pour la première fois,
trois ou quatre
générations
de cinéastes travaillent
en même temps.»

Alejandro Pelayo

par Mario Cloutier

Le cinéma mexicain connaît depuis quelques années un renouveau avec le succès international de films comme **Danzon** de Maria Novaro, **Angel de fuego** de Dana Rotberg et **Como agua para chocolate** d'Alfonso Arau. Dans la foulée du Centre George-Pompidou, la Cinémathèque québécoise présentait de mars à mai dernier une rétrospective de 100 films mexicains qui démontrent l'extraordinaire richesse du cinéma de nos nouveaux voisins de libre-échange. Les cinéastes Alejandro Pelayo et Busi Cortés ont visité Montréal lors de l'événement. Ces deux créateurs dans la quarantaine sont partie prenante du nouveau cinéma mexicain. Alejandro Pelayo a présenté **Morir en el golfo** au Festival des films du monde en 1989. Il prépare actuellement une série documentaire qui traite des grands cinéastes actuels de son pays: notamment Arturo Ripstein, Paul Leduc et Jaime Hermosillo. Après deux longs métrages de fiction, Busi Cortés travaille, quant à elle, sur un projet qui s'adresse au jeune public.

***Ciné-Bulles:** Alejandro Pelayo, vous avez réalisé pour la télévision une série de 62 émissions intitulée **Los que hicieron nuestro cine (Ceux qui ont fait notre cinéma)** démontrant toute la richesse de la cinématographie mexicaine. Vers la fin des années 70 et au début des années 80, la situation était toutefois loin d'être rose. Que s'est-il passé? Que faisiez-vous tous les deux, par exemple?*

Busi Cortés: L'État s'était désengagé du cinéma. C'était une période difficile pour l'économie mexicaine. Il n'y avait que deux écoles de cinéma et le gouvernement a failli fermer l'une d'elle. Aujourd'hui, il y en a trois. À l'époque, Alejandro et moi

Entretien avec Busi Cortés et Alejandro Pelayo

étions aux études. Les cinéastes, quant à eux, enseignaient le cinéma à défaut de pouvoir faire des films. Personnellement, c'est dans le milieu universitaire que j'ai pu développer mon premier long métrage en travaillant avec des étudiants et avec l'aide du programme de premières œuvres (operas primas) du Centro de capacitación cinematografica, la section de financement de l'Institut mexicain de la cinématographie (IMCINÉ).

Ciné-Bulles: Et quelle est la situation actuelle?

Alejandro Pelayo: Les conditions se sont beaucoup améliorées. Nous, qui avons débuté dans le creux de la vague, formons la «génération de la crise». Les appuis n'existaient pas au début. Ceci nous a amené à former des coopératives et à tourner en 16 mm. Les techniciens et les acteurs faisaient aussi partie des coops. Quand Busi a réalisé **El secreto de Romelia** en 1988, le vent avait commencé à tourner grâce à l'appui des écoles et du gouvernement. Maintenant cela va bien, comme on a pu le constater avec le succès de **Danzon** ou **Como agua para chocolate**. Reste à voir si tout ne va pas prendre fin avec les élections de novembre et la venue d'un nouveau président.

Busi Cortés: Deux choses importantes existent maintenant et ce serait désastreux de les voir disparaître: le fonds d'appui à la qualité cinématographique qui regroupe des représentants de toute l'industrie cinématographique mexicaine et l'IMCINÉ. Deux instances essentielles qui stimulent la production cinématographique de qualité au Mexique.

Ciné-Bulles: Et comment se financent les films?

Alejandro Pelayo: Les fonds proviennent en partie de taxes à l'exploitation. Les chaînes de cinéma mettent de côté une partie des revenus, ce qui forme une source renouvelable, un fonds de roulement. Cet argent est additionné aux subventions du gouvernement, via IMCINÉ — qui agit en ce sens comme Téléfilm Canada ou la Société générale des industries culturelles chez vous — et aux investissements des maisons de production privées ou des coopératives. Il s'agit en quelque sorte du triangle de base du financement des films, ce qui a donné de bons résultats depuis cinq ou six ans. Les choses ont changé pour le mieux. Mon premier film en 1982 a coûté 50 000\$, mon deuxième 100 000\$, le troisième 300 000\$ et le quatrième en 1992, un million. Donc, des budgets qui offrent plus de liberté aux créateurs. Reste à savoir si cela continuera.

Busi Cortés: Je ne suis pas trop pessimiste quant à l'avenir. Peu importe qui gouvernera le pays, je crois que les écoles de cinéma vont demeurer et elles représentent un puissant générateur d'idées et de projets. Personne ne pourra arrêter ce mouvement. Les jeunes qui sortent de l'université apportent beaucoup d'énergie à l'industrie cinématographique.

Ciné-Bulles: Il y a donc des idées et plus d'argent qu'avant?

Alejandro Pelayo: Disons que le cinéma mexicain occupe la place qu'il devait occuper. Il y a plus de cinq ans, les films relevaient directement du ministère de l'Intérieur, maintenant c'est un organisme d'État relevant du ministère de la Culture qui s'en charge. La place occupée par le cinéma correspond donc à son importance réelle. Avant, il y avait trop d'organismes et de producteurs d'État. Heureusement, tout cela a été privatisé.

Ciné-Bulles: Et la télévision?

Busi Cortés: La plus grande compagnie de production télévisuelle est Televisa. Elle emploie beaucoup de réalisateurs qui sortent des écoles de cinéma, dont Carlos Carrera, le réalisateur de **La mujer de Benjamin** et de **La vida conyugal**. Elle produit des films commerciaux qui ne sont pas dénués de qualités artistiques. La télévision ouvre donc de nouvelles portes. Mais je n'aurais sûrement pas pu faire **El secreto de Romelia** avec elle.

Ciné-Bulles: Autrement dit, ce n'est pas le petit écran qui viendra sauver le cinéma d'auteur?

Busi Cortés: Pour faire du cinéma d'auteur au Mexique, comme le font Ripstein et Hermsillo ou comme nous, il faut regarder du côté de producteurs indépendants, y compris de la coproduction.

Alejandro Pelayo: C'est le rôle de l'État de prendre en charge le cinéma d'auteur, parce que ces films ne sont pas nécessairement des succès de box-office. Le rôle de l'État doit être clair; il est là pour appuyer ce genre de cinéma. Sinon, aussi bien dire adieu à la notion de cinéma indépendant, comme cela pourrait arriver au Québec. La réalité au Mexique est la suivante: IMCINÉ a investi dans 50 films au cours des cinq dernières années et peut-être 10 p. 100 d'entre eux ont fait des profits. Voilà. Si personne n'appuie le cinéma indépendant, il disparaît.

Filmographie de Alejandro Pelayo:

1982: **La vispera**
1983-1985: **Los que hicieron nuestro cine** (série documentaire pour la télévision)
1987: **Dias difíciles**
1989: **Morir en el golfo**
1992: **Miroslava**



Busi Cortés (Photo: Véro Boncompagni)

Ciné-Bulles: *Et le public mexicain, il est au rendez-vous?*

Busi Cortés: De plus en plus. La situation s'améliore. Mais le succès des films américains est toujours plus important.

Alejandro Pelayo: Il y a tout de même certains films mexicains, ces derniers temps, qui ont fait plus d'entrées que les gros canons américains. Des films tels que **Como agua para chocolate** ou **Danzon**. Autrement dit, notre cinéma peut se défendre.

Ciné-Bulles: *Les femmes ne sont pas étrangères au renouveau du cinéma mexicain. Vous êtes plusieurs, avec Maria Novaro et Dana Rotberg, à avoir percé le milieu du cinéma. Il y a vraiment eu une grande évolution de ce côté, non?*

Busi Cortés: Ce mouvement est né dans les années 80, mais il y avait eu quelques cinéastes importantes avant. Maintenant, plusieurs autres, des jeunes, sortent des écoles de cinéma. C'est une nouvelle génération universitaire qui reproduit dans sa manière de travailler la méthode apprise à l'école où tous travaillent ensemble et où chacun dirige à tour de rôle. Les écoles ont permis l'émergence des femmes dans le

cinéma mexicain. Il y en a suffisamment maintenant pour que certains de nos confrères critiquent la place que nous prenons dans l'industrie.

Ciné-Bulles: *Est-ce plus difficile pour une femme que pour un homme de tourner un film?*

Busi Cortés: Disons que c'est rare de voir un producteur qui va contacter une femme en tout premier lieu pour un projet de film. Il nous faut toujours faire beaucoup d'autopromotion parce qu'on a tendance à nous oublier. Si je ne connais personne dans le milieu, je ne peux pas travailler. La seule occasion où l'on m'a appelé pour réaliser un projet qui n'était pas de moi, c'était la télévision qui voulait que je réalise une série documentaire sur la condition féminine. Pour **El secreto de Romelia**, ce fut très difficile. Un syndicat de techniciens s'est ouvertement opposé à ma présence comme réalisatrice parce que j'avais déjà embauché des femmes dans l'équipe de production.

Alejandro Pelayo: Pour ma part, si vous me permettez, je crois que les femmes ont beaucoup apporté au cinéma mexicain. Dans le passé, il y a eu de grandes actrices et, maintenant, les femmes cinéastes ont changé notre manière de voir les choses.

Filmographie de Busi Cortés:

- 1981: **Hotel Villa Goerne** (m.m.)
- 1982: **El lugar del corazón** (c.m.)
- 1984-1986: **De la vida de las mujeres** (série documentaire pour la télévision)
- 1988: **El secreto de Romelia**
- 1991: **Serpientes y escaleras**

Entretien avec Busi Cortés et Alejandro Pelayo

Ciné-Bulles: *Est-ce que la coproduction est considérée comme une voie d'avenir au Mexique, comme dans bien d'autres pays?*

Alejandro Pelayo: Surtout pour les grosses productions. Un film mexicain dont le budget dépasse 500 000\$ américains ne peut pas espérer faire de profits — **Como agua para chocolate** représentant l'exception à la règle. C'est ainsi que les coproducteurs internationaux interviennent et assurent la vente du film à l'étranger. Comme pour les Québécois, il nous est très difficile de vendre nos productions à d'autres pays. Pendant plusieurs années, la télévision espagnole a investi dans des productions latino-américaines, dont les mexicaines. Mais la situation est mauvaise là-bas et on regarde donc de plus en plus vers le Canada. Déjà, trois ou quatre projets sont en marche et on pense que, dans le futur, ce pourrait être plus. Nos deux pays peuvent en profiter. Tourner au Mexique est une solution économique et, ici, il existe de bonnes infrastructures techniques pour la post-production. Maria Novaro est la première cinéaste de chez-nous à travailler dans ce contexte. Il s'agit d'une expérience importante.

Ciné-Bulles: *Est-ce que le libre-échange va changer quelque chose pour les cinéastes mexicains?*

Alejandro Pelayo: Non. Certains films mexicains ont réussi une belle carrière aux États-Unis, mais il faut se battre avec toutes les autres cinématographies, dont la canadienne, pour obtenir la petite niche réservée aux films étrangers là-bas. Pendant ce temps, les Américains envahissent nos écrans, mais ils ne peuvent pas en faire plus. Il nous faut donc créer nos propres moyens de distribution à l'étranger sans compter sur le marché américain.

Ciné-Bulles: *Combien de films tourne-t-on au Mexique par année?*

Alejandro Pelayo: L'an dernier, 60 longs métrages, dont plus des deux tiers par la chaîne de télévision privée Televisa. Le cinéma d'auteur ou indépendant représente entre 12 et 15 productions par an, produites par IMCINÉ et les coopératives. Ce sont deux mondes différents, sauf que la télé donne du travail à tout le monde, y compris Arturo Ripstein qui réalise des téléromans et peut ainsi financer ses propres projets pour le grand écran. Je crois que ce système fonctionne bien et s'avère profitable pour tous.

Ciné-Bulles: *Les genres, tels que le mélodrame ou la comédie ranchera, ont été importants dans l'histoire*

de votre cinéma. Comment pourrait-on définir le cinéma mexicain actuel?

Busi Cortés: Du côté des femmes, on pourrait parler de néo-mélodrame. Il s'agit de mélodrames qui utilisent la distanciation via la comédie ou l'onirisme. Le contenu des films reste mélodramatique, mais l'enveloppe est tout autre.

Alejandro Pelayo: Dans les années 70, les films proposaient une thématique sociale. Dans les années 80, on faisait un cinéma plus réaliste et politique. Maintenant, la question sociale semble évacuée et on pratique davantage un cinéma d'auteur. Mon dernier film, par exemple, **Mirolava**, est à la fois un drame psychologique et un exercice de style. Les nouveaux cinéastes mexicains forment une grande mosaïque. Pour la première fois, trois ou quatre générations de cinéastes travaillent en même temps, ce qui donne un cinéma très varié, très vivant. Un cinéma dont la qualité formelle et technique encourage la créativité. ■



Hasta morir de Fernando Sarinana